

pole, au sud, était l'immense théâtre de Dionysos, dont les sièges subsistent encore, et où trente mille spectateurs assistaient aux représentations des tragédies de Sophocle et d'Euripide. Au bas de l'Aréopage, au sud, s'étend l'agora, qui était, comme nous l'avons dit, un des rendez-vous favoris des anciens Athéniens. Au sud-ouest, à quelques pas seulement, se dresse la colline du Pnyx, sur laquelle on voit le *bema* ou « tribune » taillée dans le roc. C'est là que Démosthène prononçait en plein air ses discours, devant la foule qui se déployait à ses pieds sur la pente de la colline, comme l'auditoire de saint Paul se déployait sans doute aussi sur la pente de l'Aréopage. Au nord-ouest, le temple de Thésée, encore debout, apparaît au-dessous du rocher de Mars, avec son architecture d'une simplicité admirable et ses lignes si purs et si harmonieuses, si bien faites pour le ciel radieux et la lumière brillante de l'Attique.

On jouit de tout ce panorama en un clin d'œil. De l'Aréopage, de ce lieu rendu célèbre par les jugements du plus fameux tribunal de l'antiquité, et où il allait faire entendre maintenant pour la première fois la parole de vie, saint Paul voyait ainsi tout le monde païen ramassé en quelque sorte sous ses yeux, avec toutes ses erreurs comme avec toutes ses gloires, avec toutes ses faiblesses comme avec toutes ses grandeurs, avec tout son éclat comme avec toute sa corruption. Un sentiment indéfinissable remplit l'âme du grand Apôtre à la vue de tant de merveilles de l'art et d'une si profonde aberration religieuse et morale. Aujourd'hui encore, quoiqu'il n'y ait plus que des ruines et que l'éclat de la brillante Athènes ait si grandement pâli, on est saisi de l'émotion la plus vive en contemplant ces débris, laissés par le peuple le plus artiste de l'univers. Aucune autre ville n'offre un spectacle comparable à celui d'Athènes avec son Acropole et son Aréopage. Rome seule, avec son Palatin, son Forum et son Capitole, groupés à côté les uns des autres,

présente quelque chose d'analogue, mais à un degré inférieur. Qu'est-ce d'ailleurs, dans l'histoire des idées avant le Christianisme, qu'est-ce que Rome à côté d'Athènes, le génie latin à côté du génie grec?

Pendant, en admirant toutes les merveilles de l'art hellénique, ces temples, ces marbres, ces statues, Paul ne pouvait s'empêcher de prendre en pitié ces Athéniens tant vantés. Lui, ce Juif méprisé, avait la conscience de mieux connaître les vérités les plus essentielles à l'homme que les plus sages des païens, que Socrate et que Platon. Il avait aussi la conscience qu'il portait à tous les hommes le salut et la véritable vie. Aussi, avec quelle éloquence il prêchait le vrai Dieu, dont il est l'envoyé, en face de tous les sanctuaires érigés aux faux dieux, et comme l'on comprend mieux son discours, quand on le lit sur le lieu même où il a été prononcé! Je n'ai pas trouvé à Athènes le lieu où s'élevait l'autel au Dieu inconnu qu'avait rencontré l'Apôtre, mais mes pieds ont foulé ce rocher où Paul avait péché Jésus-Christ ressuscité, mon cœur a partagé l'émotion qu'il inspira aux âmes bien disposées qui l'écoutaient, et mes yeux ont pu constater que, de tous les discours qu'entendit la capitale de l'éloquence, aucun ne produisit des effets semblables à celui du Juif de Tarse. Cette parole a tout changé dans Athènes : Jupiter, Minerve, Mars et le brillant Apollon n'y ont plus d'autels; seul, le Dieu qu'y prêcha Paul est toujours adoré. Au pied du rocher de l'Aréopage, on voit les ruines d'une église dédiée à celui que convertit l'Apôtre en ce lieu même, à saint Denys l'Aréopagite, et plus loin, dans la ville nouvelle, on distingue la cathédrale catholique, consacrée aussi au premier évêque d'Athènes. Si le succès de Paul ne fut pas immédiat et complet pour tous, du moins il devait être durable.

Le discours de l'Apôtre fut d'ailleurs aussi habile qu'éloquent. Son langage suppose un grand talent d'observation

et une connaissance du caractère athénien bien extraordinaire chez un étranger.

Dans son exorde, il dit aux Athéniens qu'ils sont les plus *deisidæmones*¹ des Grecs. Ce mot pouvait se prendre en bonne ou mauvaise part et signifier les plus pieux ou les plus superstitieux des Hellènes. Étymologiquement, il signifie : celui qui a la crainte des génies ou démons. Il s'emploie surtout pour désigner le superstitieux, et c'est le terme dont se sert Théophraste pour le peindre dans ses *Caractères*, ainsi que Plutarque dans son *Traité de la superstition*². On pouvait l'appliquer aux Athéniens dans son double sens. Nous avons peine aujourd'hui à comprendre jusqu'à quel excès poussait la superstition le peuple qui passait pour le plus éclairé de la terre.

Théophraste a décrit le superstitieux dans les termes suivants, d'après la traduction de La Bruyère : « [Pour conjurer le malheur, il] se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans la bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, et il ne continue pas de marcher que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin comme pour éloigner de lui ce mauvais présage... Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce; mais, bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac et s'en défait. Son faible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles... S'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son

¹ Δεισιδαίμονες. Act., xvii, 22.

² Théophraste, *Charact.*, 16, édit. Didot, p. 10; Plutarque, *De superst.*, c. 1 et suiv., édit. Didot, *Mor.*, t. 1, p. 195 et suiv.; Diodore de Sicile, I, 62, 4; IV, 51, 3, édit. Didot, t. 1, p. 50, 225.

propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre¹... »

Théophraste, qui avait été le chef du Lycée, après Aristote, vivait trois siècles avant saint Paul; mais depuis sa mort, la superstition n'avait pas diminué; au contraire. Plutarque nous en est garant dans ses écrits, quelques années après la mort de saint Paul.

L'Apôtre disant à ses auditeurs qu'ils sont les plus pieux ou les plus superstitieux des hommes, leur en donne comme preuve un autel qu'il a vu de ses yeux et qu'ils ont érigé en l'honneur du « dieu inconnu², » tant ils craignent d'oublier quelque divinité dans leurs hommages religieux. L'existence de ce culte est confirmée par d'autres témoignages. Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius de Tyane*, parle d'autels élevés en l'honneur « des divinités inconnues³, » comme existant à Athènes. Pausanias mentionne des autels portant une inscription semblable à Phalère⁴, qui était le port d'Athènes, et à Olympie⁵.

Quant à la cause de la dédicace d'un autel aux dieux inconnus, elle n'est pas difficile à découvrir. Toutes les fois qu'il se produisait un événement extraordinaire, attribué à une intervention surnaturelle, on considérait comme nécessaire un acte d'expiation; c'est ainsi qu'on offrait, en Italie, une brebis en sacrifice à l'endroit où était tombée la foudre. Or, il est constant, d'après de nombreux passages de Tite Live, qu'une des principales fonctions des pontifes et des

¹ Œuvres de La Bruyère, édit. Ad. Regnier, t. 1, 1865, p. 65-66.

² ἄγνωστων θεῶν. Act., xvii, 23.

³ ἄγνωστων δαιμόνων ἑωμοί. Philostrate, *Vita Apollon.*, vi, 3, édit. Teubner, 1870, t. 1, p. 207.

⁴ Ἐπὶ Φαλήρω... ἑωμοί δὲ θεῶν τε ὀνομαζομένων ἄγνωστων. Pausanias, I, 4, édit. Didot, p. 2.

⁵ Πρὸς αὐτῷ (l'autel de Jupiter Olympien à Olympie) δ'ἔστιν ἄγνωστων θεῶν ἑωμός. Pausanias, V, xiv, 8, p. 249.

collèges sacerdotaux consistait à découvrir le nom de la divinité qui avait manifesté son pouvoir en de telles circonstances et à prescrire la manière efficace de la rendre propice. Quelquefois, comme dans le cas d'Aius Locutius¹, on désignait le dieu d'après l'acte qu'on lui attribuait. Mais lorsqu'ils étaient dans l'embarras, les prêtres se tiraient d'affaire en employant la formule : *sive deo sive deæ*, « soit dieu soit déesse, » de même que les Grecs se servaient de la formule : *au dieu inconnu*, ou, selon l'avis d'Épiménide, *tô prosêkonti theô*², « au dieu à qui il appartient. »

C'est d'après ce principe qu'une femme, maudissant sa rivale et appelant sur sa tête toutes les malédictions d'une source thermale, s'écrie : « O vous, eaux bouillantes; ou vous, nymphes, ou de quelque autre nom qu'il vous plaise d'être appelées, faites-la périr³! »

L'exorde de saint Paul était, on le voit, fort insinuant et très propre à captiver l'attention de ses auditeurs. Il traite ensuite dans son discours, en apôtre et de main de maître, les questions les plus discutées, les plus importantes et les plus vitales de la philosophie grecque et de l'esprit humain. En rappelant que Dieu a créé le monde et que l'homme est

¹ Nom donné à la divinité inconnue, dont la voix avait annoncé, en 389 avant J.-C., l'approche des Gaulois. Tite Live, v, 32, 50. Voir W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*, t. 1, 1853, p. 88.

² Τῷ προσήκοντι θεῷ. Diogène Laërte, 1, 40, édit. Didot, p. 28-29. Épiménide fit immoler des brebis blanches et noires, lâchées de la colline de l'Aréopage, au lieu où elles s'arrêtèrent, « et un autel y fut consacré aux dieux inconnus. Six siècles plus tard, dit M. Duruy, saint Paul devait éloquemment rappeler ce souvenir et montrer aux Athéniens son Dieu dans le Dieu inconnu d'Épiménide. » V. Duruy, *Histoire de la Grèce*, t. 1, 1886, p. 383.

³ « Q. Letinium Lupum, ... aput vostrum numen demando devoveo de-sacrificio, uti vos, Aquæ ferventes, si[vè] v[os] nimfas (nymphas), [si]ve quo alio nomine voltis adpelari, uti vos eum interimates interficiates intra añnum... » *Corpus inscriptionum latinarum*, t. vi, part. 1, *Inscriptiones urbis Romæ*, n° 141, p. 22.

sa créature¹, il fait allusion à la théorie platonicienne de l'origine des choses, qui avait été adoptée par plusieurs sectes philosophiques; en affirmant que Dieu n'a besoin de rien, ni de personne², qu'il est près de chacun de nous³, qu'il y aura un jugement pour tous les hommes⁴, etc., saint Paul rappelle également à ses auditeurs les questions discutées avec le plus d'ardeur dans les écoles, et il les résout en peu de mots, grâce à la lumière de la révélation. Tout, dans son langage, porte ainsi comme la marque du lieu où il a parlé.

Parmi les monuments épigraphiques découverts à Athènes se trouve un discours qui, par quelques circonstances, fait penser à celui de saint Paul. Cinq fragments de marbre de l'Hymette nous en ont conservé les débris. L'inscription est longue, mais elle est malheureusement très mutilée; aucune phrase ne nous est parvenue entière; cependant, malgré ces lacunes, il est certain que c'est un discours, et un discours adressé à un conseil, *boulé*, appelé un peu plus loin *toude tou synedriou*⁵, lequel ne peut être que l'Aréopage. L'éditeur de l'inscription, M. Dittenberger⁶, de Berlin, a très bien reconnu que ce discours est d'un caractère démonstratif et non une plaidoirie de barreau.

Saint Paul, dans son discours à l'Aréopage, cite un poète grec. Il est curieux d'observer que le discours contenu dans les fragments d'Athènes renferme aussi une citation d'un poète, c'est-à-dire deux vers d'Homère, dont le commencement seul a été retrouvé, mais dont il est facile de suppléer la fin :

¹ Act., xvii, 24-25.

² Act., xvii, 25.

³ Act., xvii, 27-28.

⁴ Act., xvii, 31.

⁵ Βουλῆ. Τοῦδε τοῦ συνεδρίου. Lignes 6 et 9, *Corpus inscriptionum atticarum*, t. III, part. 1, n. 53, p. 31.

⁶ G. Dittenberger, *Corpus inscriptionum atticarum*, t. III, part. 1, n° 53, p. 31.

Ἐχθρὸς γὰρ μοι κείνος ὁμοῦς Ἀείδω πύλῃσι,
 "Ὅς γ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἶπη.

Odieux est pour moi comme les portes de l'enfer
 Celui qui cache une chose dans son cœur et en exprime une
 autre¹.

Le discours où nous lisons cette citation a été probablement prononcé par un éphèbe à la fin de sa minorité². Il fut si content de son œuvre qu'il la fit graver sur le marbre, ce qui ne fut point fait pour le discours de saint Paul; mais celui de ce dernier eut mieux que cet honneur fragile, il nous a été conservé par saint Luc dans les Actes des Apôtres³.

¹ *Inscriptiones atticæ*, t. III, part. 1, n° 53, p. 31. Voir J. Marshall, *The Account of saint Paul at Athens illustrated by the Monuments and Literature*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. x, mars 1888, p. 285-286.

² J. Marshall, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. x, p. 286.

³ Le savant historien de la Grèce, E. Curtius († 13 juillet 1896), a écrit sur le récit de saint Luc les lignes suivantes : « Celui qui étudie sans préjugé la narration des Actes des Apôtres ne peut, d'après ma conviction, échapper à l'impression que c'est un témoin bien renseigné qui décrit exactement ce qui s'est passé. Il y a dans ces seize versets (Act. xvii, 16-31) une telle abondance de matière historique, tout y est si significatif et si personnel, si vivant et si caractéristique,... qu'on ne saurait rien trouver de pareil dans une fiction... Il faut même connaître parfaitement Athènes pour comprendre pleinement ce récit. » *Paulus in Athen*, dans les *Sitzungsberichte der pr. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 9 novembre 1893, p. 925. Voir toute cette savante étude, p. 925-938.

CHAPITRE VI.

SAINT PAUL A ÉPHÈSE ET LA SÉDITION DES ORFÈVRES DANS CETTE VILLE.

Quelque temps après son départ de Thessalonique, à la fin de son second voyage de mission, en 52, saint Paul était passé à Éphèse, l'antique cité de l'Ionie, devenue à cette époque, sous les Romains, la métropole de l'Asie proconsulaire. L'Apôtre ne put alors séjourner dans cette ville, mais il promit à ses amis d'y revenir¹. Dans son troisième voyage, en 55, il tint sa promesse et il y demeura trois ans².

Éphèse était située dans une plaine fertile, au sud de la rivière du Caystre, presque vis-à-vis de l'île de Samos, non loin de la mer et à peu près au milieu de la côte occidentale de l'Asie Mineure. Placée entre Smyrne³ et Milet, elle était à 320 stades de la première et à une distance un peu moindre de la seconde. La plaine où elle était bâtie, fruit des alluvions, a une longueur de près de deux heures

¹ Act., xvii, 19-21.

² Act., xix, 10 et xx, 31. Cf. I Cor., xvi, 8.

³ Pline, *H. N.*, v, 31, 120, édit. Teubner, 1870, t. I, p. 208, dit que, de son temps, Éphèse et Smyrne étaient « les deux yeux » de l'Asie. *Verum Ephesum alterum* (il vient de parler de Smyrne) *lumen Asiae...*